

« *Au commencement était le Verbe* », le Logos, la Parole créatrice qui fait surgir l'être des choses et des vivants et leur donne d'exister dans le monde,

la Parole créatrice qui fait surgir le Sens qui est direction suggérée et saveur proposée à la vie de tous ces êtres dès leur commencement,

et ce Verbe était « *tourné vers Dieu* » : il se met depuis toujours à la disposition de Dieu, il se dispose à Dieu et il indique ainsi aux créatures qu'elles auront, elles aussi, à se tourner vers ce Dieu : tel sera le sens de leur vie, telle sera la saveur de leur existence.

Ce Dieu avec lequel le Verbe partage égalité de dignité, d'autorité et de gouvernance : « *et le Verbe était Dieu* ».

Dans le commencement était le Verbe – le commencement telle une petite maison, vaste comme un palais de silence et modeste comme une cellule monacale – et, comme dit le poète, « ne pas être dominé par ce qui est grand et être resserré dans le plus étroit, c'est cela qui est divin »,

Dans le silence du commencement, il y a en sa puissance l'Origine, la Source première, jaillissante et surabondante, bruissant de générosité féconde. Un peu plus loin, l'évangéliste évoquera « *le sein du Père* » ; c'est cela, la puissance d'engendrement du Fils unique et de génération des créatures.

Ces créatures, si elles se tournent vers la Source et l'accueillent dans la reconnaissance de la foi, seront reconnues comme « *enfants de Dieu* », naissant de lui et pas seulement des aléas chromosomiques, lestés d'un capital génétique, « *la chair et le sang* », parfois bien lourd à porter.

Cette Source qui diffuse la lumière du Verbe, tu dois la désirer, et surtout pas t'en saisir, t'en emparer, l'appréhender, voire l'usurper. Et c'est pourtant ce que les hommes, en dépit de leur dignité, se sont destinés à faire, de génération en génération – on appelle cela le péché – depuis la mythique tour de Babel, de Babylone, jusqu'aux toujours récentes tentatives totalitaires d'établir l'Idole, qui est la défiguration, la caricature mortelle de la puissance en pouvoir – et il n'est qu'un péché, c'est l'idolâtrie.

Alors que le Verbe de lumière vienne dans cette humanité enténébrée, ils lui tourneront le dos et ne seront qu'opposition ; qu'il vienne chez les siens qui avaient sa préférence et qui étaient son apanage, ils ne le recevront pas, ils ne l'accueilleront pas.

Et Dieu change alors de stratégie. Singulière : il s'en remet à la bienveillance des hommes. C'est un pari risqué, et qui, on le sait, tournera mal.

Ce Verbe filial prendra naissance dans la chair, ce qui veut dire dans le Temps, dans ce temps qui dure et qui use, qui fatigue, incompressible, impavide : et nos urgences et nos accélérations n'y peuvent rien. Il n'a pas biaisé avec sa chair, « *la chair nous tient, le temps nous dure* » (J.-Cl. Renard ⁽¹⁾).....

Notes du copiste : (1) Jean-Claude Renard (1922-2002), poète, auteur d'essais littéraires et spirituels, Grand Prix de poésie de l'Académie française (1988), prix Goncourt de la poésie (1991)

.....Il n'est pas né « dans un monastère, sur une tour d'ivoire, en haut d'une sainte montagne. Le Thabor sera pour plus tard, et d'ailleurs, le Thabor n'est pas séparable de [ce qui sera sa mort], crucifié par des politiciens à l'instigation des prêtres et aux applaudissements d'une foule à la fois égarée et militante » (Fr. Sureau ⁽²⁾) – comment ne pas y repenser à chaque époque de l'histoire ?

« *Il a habité parmi nous* », dans le temps, dans ce monde temporel, ou plus exactement encore, « *il a planté sa tente parmi nous* », il aura mené une existence nomade, voyageuse, précaire, dés-installée, in-abritée. La tente ainsi plantée, fragile et vagabonde, c'est l'immémorial du désert qu'il faut affronter comme prix de la liberté reconquise.

Et cette tente charnelle, sans grandeur ni attrait, est sanctuaire : ainsi y demeure la Shekinah, Présence de la sagesse divine accompagnant les migrants itinérants au désert. Ce Verbe, ce Fils incarné, c'est, comme le diront Bonaventure, franciscain du XIII^{ème} siècle, et Bérulle en notre France du XVII^{ème} siècle, c'est un abrégé de Dieu. Et ceux qui l'ont côtoyé, ceux qui ont choisi son chemin, qui l'ont rencontré, qui ont parlé avec lui, qui l'ont entendu, qui l'ont touché, leur vie en a été transformée. C'est un événement qui a eu lieu dans le temps et qui ne cesse d'avoir lieu, comme pour les mages dont on nous dira qu'après cette rencontre de rien du tout, tout en silence, ils s'en sont retournés « *par un autre chemin* ». Ainsi en est-il chaque fois effectivement que l'on rencontre Dieu dans la chair – et ce n'est pas une abstraction.

Car c'est inoubliable ; en effet, Dieu est inoubliable. L'inoubliable, c'est ce qu'on ne peut oublier, même par mégarde ou par négligence. Et pourtant on peut chercher à l'oublier, cet inoubliable : ainsi de nos grandes douleurs et de nos malheurs qui ont brûlé notre chair vive, mais la cicatrice est toujours là dans le corps et dans la mémoire.

De même la Source, Dieu, est inoubliable (même pour l'athée le plus féroce qui tente de la radier, de s'en défaire). De cet inoubliable, il y a à s'en souvenir, surtout si la lassitude ou la fatigue gagnait notre mémoire. Nous ne pouvons pas, êtres de chair, créatures que nous sommes, nous défaire de notre fidélité et de notre constance à raviver l'inoubliable : en effet, « *nous avons vu sa gloire* ».

Et si constamment, incessamment, nous faisons mémoire, c'est pour répondre à l'inoubliable qui, de toute façon, toujours excède, déborde notre mémoire : car, dit l'évangéliste, « *nous avons reçu grâce après grâce, nous avons eu part à sa plénitude* ».

Ce qui est inoubliable, c'est la présence si discrète de ce Dieu Créateur qui incessamment nous façonne en notre liberté et nous donne de naître sans cesse – et la foi est le berceau de notre naissance.

Inoubliable présence qui excède toujours mon intimité la plus profonde et ma grandeur la plus élevée : « *intimior intimo meo et superior summo meo* », dira saint Augustin – « plus intérieur que ma propre intimité et plus élevé que mon propre faite ». Inoubliable présence qui nous rend présents à nous-mêmes, présence qui nous comprend et nous déborde, qui ne cesse de nous saisir et à laquelle nous ne pouvons nous dérober.....

(2) François Sureau (né en 1957), avocat, ancien élève de l'E.N.A., maître des requêtes au Conseil d'État, avocat au Conseil d'État et près la Cour de Cassation, fondateur avec son épouse d'une association d'aide aux personnes chassées de leur pays et réfugiées en France ; catholique de rite byzantin, fidèle de l'église St-Julien le Pauvre à Paris, écrit dans le journal *la Croix*, auteur d'ouvrages de réflexion spirituelle, politique ou sociale, prix Goncourt de la nouvelle en 1997

.....Cette présence, c'est l'image de Dieu en nous qui nous est inoubliable, dont nous ne pouvons disposer ni prendre possession. Au contraire, naissance oblige, nous avons à nous approprier à elle, cette image qui est celle de l'infini, et pour nous toujours excessive en requête d'amour et de respect. Je n'en dispose pas, mais je me dispose à elle.

Ce qui est donc premier, c'est la venue du Fils de Dieu dans notre chair, et nous avons à y répondre dans la chair. Notre réponse, ce sera notre désir de vouloir recevoir toujours plus, toujours davantage : « *grâce sur grâce* », dit l'Évangile ; pas seulement la Loi, qui ne me contente pas, mais de surcroît, « par-dessus le marché », « *la grâce de la vérité* ».

Dieu, tout inoubliable qu'il soit, lui, de son côté, sait oublier, oublier notre passé, ce qui est vieux, ce qui est vétuste – en un mot, nos péchés, et c'est cela le pardon, ces péchés, il les jette derrière lui, dit le Prophète, et derrière nous. Mais c'est pour que nous allions, voyageurs que nous sommes, vers toute chose nouvelle.

On ne revient pas vers soi pour se sauver soi-même. Mais parce que j'ai été saisi par Dieu, je n'aurai à faire mémoire que de ses promesses, telles que je les ai vues déjà s'accomplir et qui justifient mon espérance, car elles dépassent, ces promesses, tout ce que j'ai pu imaginer. Se souvenir de cette Nativité inoubliable, parce qu'elle est naissance de moi dans le Fils de Dieu et naissance du Fils de Dieu en moi, se souvenir ainsi, c'est espérer d'une « espérance vive [qui] rend possible le commencement et emporte avec elle le passé, revisite, survole, récapitule tout le passé » (Fr. Boyer) pour l'ouvrir à ce qui vient et que le Fils « *nous a fait connaître* ».

Rueil-Malmaison, Sainte-Thérèse
Noël 2017 : Jean 1,1-18

